

Rencontre avec

# SERGE AVEDIKIAN

ACTEUR & REALISATEUR



« Je reste un intranquille et un questionneur »

avec Xavier Ouzounian  
le 14 janvier 2021

Serge Avédikian est un citoyen français qui habite à Paris. Né en Arménie soviétique en 1955, au moment de la « déstalinisation » de l'URSS, il est issu d'une famille d'Arméniens de France qui avaient rejoint l'Arménie soviétique en 1947. Dès le départ, il a cette double culture, à la fois française par la mémoire de ses parents à leur France natale, mais aussi la culture anatolienne par son grand-père qui avait gardé une vive mémoire de l'empire ottoman. Il a passé une bonne partie de son enfance aux côtés de son grand-père dont il a reçu beaucoup d'éléments de tradition, de sagesse et de la nature. Après, il a suivi sa scolarité à l'école française de Erevan. Le jeune Serge arrive en France à l'âge de 15 ans alors qu'il parle à peine le français.

---

### **Alliez-vous au cinéma ou au théâtre pendant votre enfance ?**

Je suis né dans une famille extrêmement cinéphile. Mes parents me donnaient 25 kopecks pour aller au cinéma. Depuis leur enfance, ils étaient très imprégnés par le cinéma français donc j'ai vécu dans une famille qui parlait beaucoup de cinéma. Je voyais des films dans toutes les langues en y allant à minima trois fois par semaine.

---

### **En arrivant en France, à l'âge de 15 ans, vous avez commencé à faire du théâtre. Qu'est-ce qui vous y a poussé ?**

Je m'identifiais beaucoup aux acteurs de cinéma et de théâtre et j'avais commencé en jouant « Hamlet » de Shakespeare en classe parce que j'étais inspiré par ces acteurs justement. Lorsque je montais sur scène, je sentais une excitation. Ici, en France, j'étais sensé devenir footballeur, mais je me suis rendu compte que passer du football à la langue française était un enjeu capital pour moi. Au collège Saint-Exupéry de Meudon, je me suis dit que c'était important d'exprimer mes sentiments et mes sensations. Et peut être le besoin d'être aimé aussi, d'être reconnu comme faisant partie de la communauté et du monde. Parler, c'était important. Je me suis inscrit au conservatoire d'art dramatique de Meudon et pendant trois ans, j'ai travaillé les classiques. J'ai d'ailleurs eu des prix dès la première année. Très rapidement, le professeur qui faisait des mises en scène dans une compagnie m'a engagé comme comédien dans des spectacles, j'avais 17 ou 18 ans. Très vite, on a monté une compagnie de théâtre avec laquelle j'ai mis des pièces en scène, puis, la reconnaissance comme comédien et metteur en scène est arrivée. La langue française m'a vraiment happé.

J'ai eu la chance de faire partie de cette génération qui, en arrivant en France à 15 ans, a pu très rapidement s'adapter et s'intégrer. Avec mes parents, nous parlions encore l'arménien parce que la majorité de ce qui nous entourait était la culture arménienne. Dans un texte que je viens d'écrire et que j'espère jouer bientôt, qui s'appelle « Confession publique », je raconte justement ce rapport à l'enfance. Mon père nous racontait « le Comte de Monte-Cristo » d'Alexandre Dumas, en arménien. C'est-à-dire qu'il traduisait du français en arménien et moi, plus tard j'ai lu à nouveau le texte en Français. C'est cette dualité-là qui a été un des facteurs de ma propre dualité culturelle. C'est bien plus que du bilinguisme, c'est plus qu'une double culture.

---

### **En 1979, vous débutez dans le cinéma dans « Le pull over rouge » et « Nous étions un seul homme ». Pourquoi vous tournez-vous alors vers le cinéma ?**

Le cinéma est arrivé par l'acteur, au Festival d'Avignon en 1978 où j'avais mis en scène une pièce qui s'appelait « Les nouvelles aventures de Paul et Mick ». J'ai été remarqué par des gens du métier et une agence de comédiens, mais je n'avais pas d'argent pour m'y inscrire. Je leur ai dit que je les payerai quand je travaillerai. Six mois après mon inscription dans cette agence, je tournais « Nous

étions un seul homme » de Philippe Vallois. C'est le cinéma qui s'est tourné vers moi, en temps qu'acteur d'abord et puis j'ai eu une sorte de notoriété, commerciale et marginale, plus tard.

**« Tu défends les auteurs maudits dont tu es très épris. »**  
**Charles Aznavour à Serge**

Un jour, un producteur d'une émission de télévision me propose de raconter une histoire d'amour. Je voulais raconter l'histoire d'amour de mes grands-parents parce qu'ils sont nés dans l'empire ottoman et on les a mariés symboliquement dès l'âge de 6 ans. Ce sont donc des personnes qui ne se sont jamais quittées et malgré l'exil, ils ont pu se marier réellement à l'âge de 18 ans. Ce sont des rescapés du génocide des Arméniens en 1915. A ce moment là, je n'avais pas de carte de réalisateur, alors j'ai proposé à Jacques Kébadian de réaliser cette émission « Histoire d'amour : Colombe et Avédis » sur Antenne 2. C'est le fait de faire des films sur mes origines qui m'a amené à faire de la réalisation. Mais j'ai toujours continué à jouer et à tourner comme comédien. Après, j'ai créé une société de production parce que j'ai toujours aimé l'indépendance et l'autogestion. C'est sûrement une particularité d'exilé.

En 2000, j'ai légué ma société de production parce que je n'ai plus envie de signer comme producteur, auteur et réalisateur... et de ne plus avoir d'interlocuteur. Donc, depuis vingt ans, je ne produis plus, mais je continue à développer des projets et à les proposer à des producteurs.

---

**En 1982, vous jouez pour la première fois à la télévision, dans « Toutes griffes dehors ». Considérez-vous cela comme un nouveau départ ?**

Le premier téléfilm que j'ai tourné était un téléfilm historique réalisé par Jean-Louis Lorenzi. Ça s'appelait « Et demain viendra le jour ». C'était l'histoire d'un Dragon du Roi qui tombait amoureux d'une protestante, avec Emmanuelle Béart et Jean Reno. Ensuite, Michel Boisrond me proposait de jouer le rôle d'un personnage équivalent à Yves Saint-Laurent dans « Toutes griffes dehors », qui était un marginal qui allait devenir un crack de la haute couture. C'était trois mois de tournage avec deux caméras en pellicule, c'était vraiment soigné. J'ai hésité et, finalement, mon agent de l'époque m'a convaincu de le faire. D'autres téléfilms s'en sont suivis jusqu'à tourner dans « Plus belle la vie » il y a 10 ans. Il faut aussi jongler avec ce qu'on sait faire pour être autonome, financièrement, et pouvoir faire ce qu'on a envie. On peut réaliser de belles choses à la télévision. C'est vrai qu'elle est le capitalisme dans sa manifestation la plus gigantesque, avec un maximum réalisé en un minimum de temps et un minimum de coûts. Dans ce cas-là, l'art est banni.

---

**Comment choisissez-vous les personnes avec qui vous avez envie de travailler ? Ou bien est-ce elles qui vous choisissent ?**

C'est réellement dans les deux sens. Quand on est acteur, on est plutôt choisi et on doit être dans le désir de l'autre. On ne peut pas s'imposer, sauf lorsque qu'on a une grosse notoriété et qu'on peut amener le projet. Cela peut être le cas dans le théâtre. Quand je suis réalisateur, je suis en position de me permettre de choisir. Donc, je varie entre être choisi et choisir. Ces choix se font par affinité et par confiance.

Je dis souvent « **il faut travailler avec des gens qui ont plus de talent que toi** ». C'est comme cela qu'on apprend et qu'on est en concurrence, dans le bon sens du terme. Je ne veux pas travailler avec quelqu'un qui ne veut qu'apprendre de moi. J'ai également envie d'apprendre de lui, dont, dans son domaine, j'admire son talent, qui n'est pas le mien dans ce domaine-là.

---

**Lorsque vous réalisez un film, quelle importance apportez-vous aux différents éléments (musique, lieux, textes, décors...) ?**

**« L'art, c'est le simple et l'infinie d'un seul regard. »**

**Georges Bataille**

Ce n'est pas évident d'être simple quand on fait du cinéma. C'est plus complexe parce qu'il y a beaucoup plus d'éléments qui entrent en jeu. Pour moi, parfois, les dialogues sont en trop. J'aime beaucoup que, lorsque la parole n'est pas nécessaire, elle ne soit pas utilisée. C'est Parajanov et Pelechian qui m'ont appris ça, parce qu'ils sont dans le picturale et dans le cinéma sans parole. Et c'est beaucoup plus universel que le langage parlé, d'une certaine façon.

Mais le cinéma est un art extrêmement complexe parce qu'il réunit tous les arts. Il a trois éléments fondamentaux ; le mouvement, le temps et l'espace. J'affectionne beaucoup la rencontre des arts au cinéma. Par exemple, le son, la musique et les ambiances sonores sont plus forts que l'image. Ils nous atteignent et nous émeuvent plus vite que l'image. J'aime beaucoup travailler la bande son, et souvent, dans mes films, je fais composer la musique avant de tourner. Dans ce cas, je fais même écouter la musique aux acteurs. C'est un bon moyen de les imprégner de l'ambiance dans laquelle ils seront. L'ambiance sonore est fondamentale pour l'atmosphère d'un film, et aussi à la texture de l'image. Une image numérique, métallique et clinique, comme celles d'aujourd'hui, ne m'intéresse pas du tout ! Je trouve que cela n'a pas d'âme. Une image doit avoir de la matière, comme la peinture, granuleuse parfois, assombrie ou très contrastée. Dans mon dernier film, j'utilise le noir et blanc et la couleur en concomitance. J'ai mis le présent en noir et blanc et le passé en couleur. Le cinéma est une expérience mentale dont le filtre est notre projection. Il faut oser son propre langage personnel. Très peu de réalisateurs réussissent à travailler leur propre langage pour raconter des histoires. Je pense que le cinéma doit être un cinéma d'art et non pas de reproduction de codes figés.

**« Il y a en moi quelque chose d'inapaisé et d'inapaisable qui veut élever la voix. »**

**Friedrich Nietzsche**

Je me sens comme ça, je suis quelqu'un d'inapaisé et d'inapaisable. J'ai besoin que ma voix soit entendue, non pas comme un meneur, mais entendue pour ce que je fais. Ma voix n'est pas ce que je dis, mais ce que je fais.

---

**Dans votre film d'animation « Chienne d'histoire », vous donnez vie à des peintures. Comment avez-vous fait ?**

Ce que j'aime beaucoup, c'est être minimaliste dans le mouvement. Je ne fais pas du dessin animé, mais des films d'animation où le dessin est picturale. C'est souvent mêlé à des images réelles intégrées pour leur donner une profondeur de champ. C'est l'intégration d'une image dans l'autre, avec un rapport fusionnel entre les matériaux. Il y a un équilibre esthétique à trouver dans la fusion de la peinture à l'image réelle.

Je fais intervenir un peintre pour tous les éléments de peinture et, moi, je tourne les vidéos, avec ou sans fond vert. Ensuite, je travaille avec des spécialistes de matte painting de l'image et d'animation. Ce sont des techniciens avec qui nous trouvons l'équilibre et la fusion des éléments.

---

**« Lux Aeterna » et « Terra Emota » témoignent du violent séisme qui frappe l'Arménie, plus précisément la ville de Léninakan, en 1988. Les images sont tournées à l'épaule. Qu'est-ce qui motive ce choix ?**

Ce sont des images Super 8, que j'ai trouvées et dont l'auteur est un ami qui les avait prises durant son enfance. Ensemble, nous avons réalisé un poème cinématographique. C'est une notion qui n'existe pas. « Lux Aeterna » et « Terra Emota » sont comme deux chapitres d'un poème cinématographique sur la tragédie humaine. L'important n'est pas de savoir où cela se passe, mais ce qu'on ressent. Quand nous regardons un film, il y a des points d'orgue où nous sommes touchés, comme lorsqu'on écoute de la musique.

---

**L'histoire sanglante des Arméniens, le génocide... Et plus récemment la guerre en Artsakh. Considérez-vous cela comme une « source » qui vous anime ?**

J'ai fait quelque court-métrages autour de ce sujet, puis, je me suis surtout tourné vers la Turquie parce que je considérais que la clé était là. Pour moi, il est tout à fait naturel de les interpellier, eux. La société civile turque a participé aux films que je faisais parce que je considérais qu'il était temps d'être davantage « politique » que « mémoriel ». Nous avons déjà fait le travail de mémoire. Alors, je vais en Turquie montrer comment se perpétue le travail d'effacement des Arméniens. Cette guerre en Artsakh en est la continuité. C'est une humiliation permanente de notre identité ancestrale.

---

**Vous sentez-vous philosophe ?**

Je ne peux pas répondre à cette question. Ce n'est pas moi qui dois le dire, ce sont mes œuvres. Je ne peux pas dire que je me sens philosophe, je me sens « assagi ». Je reste un intranquille et un questionneur.

---

**Quels sont vos projets à venir ?**

Il y a un film que j'ai terminé, mais qui n'est pas encore sorti. C'est la suite de ce travail (non mémoriel) sur l'effacement des traces. Il s'appelle « Retourner à Sölöz » qui sortira le 12 mai 2021. Il y a plein de journalistes et historiens de différentes nationalités qui ont accepté de venir en débattre. Je n'aime pas l'entre-soi et pense que les Arméniens doivent mesurer leur propre dépendance à leur histoire avec les autres communautés. Nous devons nous affranchir de notre culpabilité de la non-reconnaissance de notre histoire par la Turquie.

Le prochain film sur lequel je travaille en ce moment s'appelle « Dernier round à Istanbul ». C'est un thriller historique qui se passe en 1946. C'est l'histoire de deux orphelins arméniens, mais ça parle aussi d'un boxeur Irlandais, de deux officiers anglais chasseurs de nazis et plein d'autres histoires mêlées. Le personnage principal féminin s'appelle Rosa, c'est la sœur d'un boxeur arménien qui est prostituée à Addis-Abeba, en Ethiopie. Elle vend son corps pour être dans la résilience. Je me suis inspiré de faits réels.

**Affaire à suivre...**

Propos recueillis par Xavier Ouzounian, le 14 janvier 2021